ques, & même des peintures & sculptures modernes, tiennent étroitement à la mythologie : mais ce que du premier abord on n'aperçoit peut être pas également, c'est qu'elle n'est rien moins qu'indifférente à la métaphysique & à la morale ; car malgré les absurdités dont elle fourmille, " on y voit, dit M^r. Delandine, ces idées générales d'ordre & de justice universellement répandues, cet espoir d'une autre vie & de l'immortalité de l'âme, qui rend l'homme meilleur & plus heureux. "

Cette observation que l'estimable auteur met dans tout son jour, suffit pour réfuter le paradoxe de Plutarque & de Bayle, qui ont avancé qu'il valoit mieux ne croire en aucune divinité que d'en avoir des idées fausses : paradoxe qui outre l'absurdité qu'il présente en matière de raisonnement, est encore, comme Voltaire lui-même l'a observé (a), une maxime funeste à la société & une espèce de blasphème politique. " Telles étoient, dit M^r. Delandine, les divinités nombreuses qui,

(a) " Telle est la faiblesse du genre humain ; & telle est sa perversité, qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient point meurtrières, que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sa criquer aux Faunes, aux Sylvains, aux Naiades, il étoit bien plus utile d'adorer ces images fantastiques de la divinité, que de se livrer à l'athéisme ", *Volt. de la Toler.* c. 20.